

22 AOÛT &gt; ROMAN France

# Ce qu'elle sait de Maria Cristina

Véronique Ovaldé

Dans son huitième roman où l'héroïne est une écrivaine, **Véronique Ovaldé** revisite ses thèmes chers sur un mode plus réflexif et moins enchanté.



Un nouvel Ovaldé, c'est la promesse de chevaucher, bride sur le cou, dans un monde où l'imaginaire a infiltré le réel. De parcourir des lieux qui n'existent sur aucune carte, d'y croiser des indigènes aux identités exotiques et d'entrer dans des contes noirs à la candeur équivoque. Ainsi s'est écrite en treize ans et sept romans la légende de l'écrivaine. « Maria Cristina Väätonen, la vilaine sœur, adorait habiter à Santa Monica. » L'incipit de son huitième roman laisse penser qu'on pénètre en terre familière, chez elle. Familière, l'héroïne au prénom sonnante latine (*Ce que je sais de Vera Candida*). Familières, la ville de bord de mer (*Des vies d'oiseaux*) ou, quelques pages plus loin, la rivière Omoko (*Et mon cœur transparent*)... Pourtant, cette fois-ci, Santa Monica est bien à côté de Los Angeles, et c'est bien le Pacifique qui longe la Californie. Puis, très vite, le roman révèle un double fond d'où sort, telle une poupée gigogne, un « je » narrateur qui se met à raconter ce qu'il sait de Maria Cristina.

L'héroïne est écrivaine. Elle a connu le succès dès son premier roman, *La vilaine sœur*, un récit autobiographique publié alors qu'elle était encore mineure. A la fin des années 1980, quand on la

rencontre au début du livre, elle a 30 ans et des poussières, et est « encore dans l'insouciant plaisir d'écrire, acceptant la chose avec une forme d'humilité et le scepticisme prudent qu'on accorde aux choses magiques qui vous favorisent mystérieusement ». Quinze ans plus tôt, elle a fui Lapérouse, « une ville calme et froide » du Grand Nord, pour échapper à la dictature paranoïaque d'une mère folle du Seigneur. Quand elle est arrivée seule à Los Angeles au milieu des années 1970, avec sa culpabilité et son innocence, elle a croisé deux personnes qui ont réorienté le sens de sa vie :

**Maria Cristina incarne toutes ces récurrentes obsessions ovaldiennes, mais la romancière a modifié un peu le dosage de sa potion...**

Joanne, son épatante colocataire, bohème, très avisée, célibataire et... enceinte. Et Rafael Claramunt, un grand écrivain, poète réfugié d'Argentine – un monstre littéraire entre Pablo Neruda, Gabriel García Márquez et Diego Rivera –, figure d'ogre-mentor dont l'adolescente est devenue la secrétaire particulière, puis l'amante. La nécessité du départ, les relations familiales empoisonnées, le pouvoir des hommes et la puissance des femmes, la conquête de la liberté, les dettes originelles..., Maria Cristina incarne toutes ces récurrentes obsessions ovaldiennes,

mais la romancière a modifié un peu le dosage de sa potion, dans ce creuset où infusent les décoctions de tant d'autres sorciers et sorcières (on pense ici à Jeanette Winterson, Paula Fox ou Janet Frame). Adoptant pour la première fois une position narrative plus exposée, mais moins introspective que réfléchissante, elle a également ajouté des ingrédients inédits, une réflexion autour de l'écriture, du statut de l'écrivain que les personnages portent sans jamais théoriser, avec beaucoup de naturel. Ainsi ancrée (en partie) dans un réalisme moins onirique, cette « grâce des brigands » paraît plus directe, plus crue, plus dure. Et la lucidité indulgente de la fabuliste pour les contradictions et les faiblesses des cœurs se teinte de plus de désenchantement. Mais que les fidèles de Véronique Ovaldé soient rassurés : ils retrouveront aussi ses tours de conteuse fatale, son art de la digression, sa fantaisie acidulée – une maison aux murs « rose-cul », un chauffeur de taxi qui se fait appeler Judy Garland... Si sa Maria Cristina, en vieillissant, allège son maquillage, met parfois des tongs à la place des mules à talons, elle habille toujours ses lèvres d'un « rouge catégorique ». La signature Ovaldé.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Véronique Ovaldé

**La grâce des brigands**

L'OLIVIER

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-8236-0235-7

SORTIE : 22 AOÛT



9 782823 602357

22 AOÛT > ROMAN France

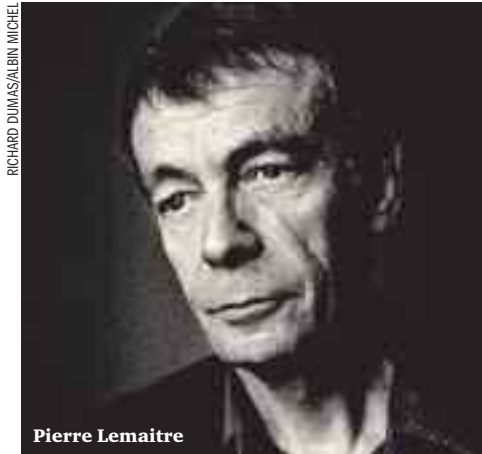
# Les petits soldats

Auteur de romans policiers remarquables, **Pierre Lemaitre** change de veine avec *Au revoir là-haut* dont l'action démarre à la fin de la Première Guerre mondiale.



Depuis la sortie de *Travail soigné* (Le Masque, 2006, repris au Livre de poche), Pierre Lemaitre n'a cessé d'avancer à pas de géant dans le monde du polar. En mettant notamment en scène les enquêtes de son héros récurrent, le commissaire Camille Verhoeven, dans *Alex* (Albin Michel, repris au Livre de poche) ou *Sacrifices* (Albin Michel, 2012), et en prouvant à chaque fois ses talents de conteur et son art du suspense.

L'auteur de *Robe de marié* (Calmann-Lévy, 2009, repris au Livre de poche) frappe plus fort encore avec *Au revoir là-haut*. Un roman qui n'est pas un thriller et paraît dans la collection « blanche » d'Albin Michel à la rentrée littéraire. Ce fort volume impossible à lâcher s'ouvre en novembre 1918. Lorsque l'armistice s'annonce mais que les combats continuent. Aristocrate désargenté, le lieutenant d'Aulnay-Pradelle court sur le champ de bataille en direction de l'ennemi « avec une détermination de taureau ». Sauvage et primitif, le voici qui donne la charge, entraîne ses hommes à l'attaque de la cote 113, porté à



la fois par sa haine des Allemands et par l'idée qu'il lui reste « très peu de temps pour profiter des chances qu'un conflit comme celui-ci, exemplaire, pouvait prodiguer à un homme comme lui ». Animal au sang froid, rappelant le Javert d'Hugo, Pradelle va montrer qu'il a une curieuse manière de se servir de ses grenades et qu'il fait peu cas de ses hommes. Dont le soldat Albert Maillard. Un garçon de tempérament légèrement lymphatique, ancien caissier dans une filiale de la Banque de l'union parisienne. Albert a vite compris que la guerre « n'était rien d'autre qu'une immense loterie à balles réelles dans laquelle survivre

quatre ans tenait fondamentalement du miracle ». Voici aussi le soldat Edouard Péricourt, garçon rieur qui a été exclu de l'institution Sainte-Cloilde à cause de ses dessins salaces.

Sous la mitraille, Albert se retrouve enseveli sous terre, dans un trou d'obus, nez à nez avec une tête de cheval, et manque passer l'arme à gauche. Il doit son salut à l'intervention d'Edouard qui va récolter une jambe droite en bouillie avant de connaître pire mésaventure encore. De se réveiller la gueule cassée à l'hôpital, sous morphine. Également présents ce jour-là, Gaston Grisonnier et Louis Thérioux qui, eux, auront moins de chance...

Après un démarrage époustouflant, Pierre Lemaitre garde le rythme d'un bout à l'autre d'un opus, romanesque et rocambolesque en diable, qui tient toutes ses promesses. Avec un souffle impressionnant, un art maîtrisé du Grand Guignol, Lemaitre joue avec la culpabilité, l'escroquerie et la mystification. Tout en brossant le tableau d'une France meurtrie par la Grande Guerre. Une France qui préfère alors les morts aux vivants.

ALEXANDRE FILLON

Pierre Lemaitre

**Au revoir là-haut**

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 30 000 EX.

PRIX : 22,50 EUROS ; 576 P.

ISBN : 978-2-226-24967-8

SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT > PREMIER ROMAN France

# Repères et fils

Premier roman extravagant où l'on suit le jeune protagoniste né d'un don de sperme, en quête de son père biologique.



IAD, trois lettres pour Introduction aléatoire de données, Intervention anonyme du destin, Imagination automatique déphasée ? Le jeune héros du premier roman de **Patrick Laurent** est « un enfant IAD ». C'est la

vieille grand-mère hongroise de l'étudiant en IA (Intelligence artificielle) qui lui balance ça de but en blanc. Baptiste Erdős, fils du linguiste Tomàs Erdős et de son épouse Jeanne, est né d'une « Insémination Artificielle avec Donneur ». Il ne manquait plus que ça – cette énorme bombe existentielle – pour compléter le tableau désolé de Baptiste : sa mère morte récemment d'une tumeur au cerveau, un père veuf inconsolable qui se terre dans la mélancolie en ruminant toute la journée, une aïeule quasi centenaire qui travaille du chapeau et parle aux morts... Le bel informaticien naguère plein de vie est devenu gris, exsangue, attaqué par des hallucinations que n'atténuent ni sa consommation généreuse de gin ni ses fréquentes prises de Lexomil. Images absurdes, cauchemardesques

qui se superposent à son champ de vision et à ses sensations du moment... L'autre jour alors qu'il faisait l'amour avec Laure, la peintre pour qui il a l'habitude de poser, apparut au milieu de leurs ébats un homme en train de déféquer... Sont-ce les symptômes du même cancer qui emporta sa mère ou le début de la folie ? Une chose est sûre, Baptiste est obnubilé par « le biopère », « le Bio », celui qui fit don de son sperme afin qu'il puisse naître. Tout en continuant à aller voir son « unique père », le linguiste atrabilaire, qui ne cesse de se plaindre de « son mauvais fils », l'étudiant déboussolé à l'obsession du « Bio ». Il interroge la mamie magyare piquée, mais pas complètement gaga, qui lui révèle la clinique où il est né... C'était avant l'informatique. Les archives relatives aux géniteurs anonymes sont au sous-sol. Voilà le Sherlock Holmes des gènes farfouillant dans les dossiers : le gamète mâle s'appelle Vincent Gaspiéry. Renseignements pris, le donneur habite avec une certaine Luna, rue de Rome, non loin du parc Monceau... La curiosité frénétique cède le pas à la tétanisante peur du réel : « La vie est comme une partie de marelle sur un champ de mines. Il faut y jouer avec l'insouciance des enfants, la précision des écureuils, l'instinct des taupes. Baptiste ne répondait plus à aucune de ces conditions.

*L'attente le clouait là, en plein milieu du temps, papillon épinglé sur un mur blanc. »*

Patrick Laurent, scénariste de profession, sait raconter les histoires et a un sens du dialogue bien rodé. Mais dans *Comme Baptiste*, ce sont bien plus que les péripéties d'un jeune homme bouleversé par le secret de sa conception qu'il nous narre, l'auteur de ce premier roman explore les ressources que, seule, peut offrir l'écriture : la fluidité infinie de la langue, ses jeux, ses pirouettes. Cette quête du graal paternel visitée par les visions délirantes de son héros donne lieu à des scènes hautes en couleur et une galerie de portraits cocasses : le spécialiste du cerveau, adipeux dandy dont la femme est partie avec une autre femme et dont le fils est réalisateur porno ; la loufoque Luna, la sœur génétique qui lui promet de lui faire rencontrer le biopère à condition de s'associer d'abord à ses aventures à elle... Ce roman est avant tout une jolie réflexion sur la filiation : ce qui nous définit et ce qu'on peut transmettre, bref, l'évasive identité.

SEAN J. ROSE

Patrick Laurent

**Comme Baptiste**

GALLIMARD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18,90 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-07-014207-1

SORTIE : 22 AOÛT



14 AOÛT > ROMAN France

# Viviant reproche

Un an dans la vie d'un critique littéraire parisien, c'est *La vie critique*, comédie douce-amère d'**Arnaud Viviant**.



« Tandis que le Flore s'emplissait d'agents du Komintern du monde de l'édition, tous plongés devant un Perrier tranche dans le supplément littéraire largement financé en sous-main par les éditions du Sémaphore [...], il se demanda s'il n'avait pas raté sa vie en transformant le miel en fiel. Plus aucune écriture ne trouvait grâce à ses yeux, il virait à l'aigre. Où en était son désir ? Ne serait-ce que celui d'écrire ? »

C'est une comédie. Une tragédie également. Et peut-être aussi une éducation sentimentale. Une histoire qui pourrait bien sûr ne concerner qu'une petite quarantaine de clampins frileusement réfugiés autour de l'église Saint-Germain-des-Prés et qui, à mieux y regarder, a quelque chose d'universel dans son désir d'êtreindre le monde et de ne pas laisser filer sa promesse. Cette histoire-là, les infortunes et marivaudages torves d'un critique littéraire au tournant de deux siècles tout aussi épuisés l'un que l'autre, c'est celle d'Arnaud Viviant et de son nouveau roman, *La vie critique*. Le narrateur, gamin de Tours venu à la littérature

par la grâce d'une certaine Michèle qui ne partage son lit qu'à condition qu'il en aille de même de sa bibliothèque, et qu'il ne quittera que pour mieux rêvasser à la perspective de la retrouver un jour, a eu 20 ans à l'heure du tournant de la rigueur. Ça commençait bien... Depuis, il va de Charybde en Scylla, de Sartre à Debord, de terrasses de cafés en plateaux de télé, d'une femme et d'un livre à l'autre, traversant Paris en scooter au rythme de son ivresse et de ses écœurements. Bien sûr, il y a derrière tout ça un petit côté « name dropping » et jeu de massacre qui pourrait agacer si ce n'était aussi atrocement drôle. Bien sûr, Viviant fait l'intéressant, mais il peut tellement l'être... Se vivant comme issu d'une génération pour qui arriver après la bataille est une ontologie (« ses amis et lui comprirent qu'ils étaient venus pour éteindre les lumières, ce qui leur prit tout de même près de vingt ans »), il est le ténébreux, le veuf, l'inconsolé. Car, que l'on ne s'y trompe pas (même si, à l'en croire, un critique littéraire, ça trompe énormément, et d'abord lui-même), ces chagrins-là sont d'amour.

OLIVIER MONY

Arnaud Viviant

**La vie critique**

BELFOND

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-7144-5623-6

SORTIE : 14 AOÛT



9 782714 456236

22 AOÛT > NOUVELLES ET RÉCITS France

# Transports

L'Arbre vengeur publie deux livres de **Thierry Laget**. Une invitation au voyage et aux souvenirs.



A la rentrée, Arbre vengeur propose deux volumes de Thierry Laget. Un romancier, essayiste et traducteur de l'italien, dont Gallimard a publié *La lanterne d'Aristote* en 2011. Le premier, *Atlas des amours fugaces*, nous entraîne sur les pas d'un voyageur érudit, romantique et chanceux dans ses rencontres. Celui-ci, à Delhi, dans une villa palladienne, se lie d'abord à une intouchable. Une jeune femme « d'une insoutenable beauté », férue de photographie, qui le convie à de fiévreuses étreintes. Plus loin, notre homme contemple une aube de mai à Paris avec une créature qui a « dans le regard cette étincelle qui ne brille qu'aux yeux des femmes qui se sont données ». A Desguaredo, le voici en compagnie d'une demoiselle aux lèvres « d'une rose de friandise qu'on avait envie de goûter » et aux grands yeux noirs qui lui donnent « l'air de faire l'étonnée ». Mentionnons aussi à ses côtés la fiancée du Lapon enlevée à traîneau avant de savourer « des

heures brûlantes dans la peau d'ours ». Ou encore une chercheuse qui travaille à l'université de Stanford et joue au mikado...

Dans le second ouvrage, *Provinces*, on y accompagne un Thierry Laget élégiaque lorsqu'il ouvre la porte aux souvenirs. Il se revoit, à 11 ans, découvrant les joies du billard électrique grâce à une panne de voiture à Culan. Se remémore le petit Auvergnat qu'il fut. Celui qui ne parlait pas patois, contrairement à son grand-père, et était fasciné par le latin. Suivons-le en Angleterre, après être passé par la gare du Nord et Douvres. Sur le quai numéro 7 de la gare de Florence, dans l'attente d'une fiancée. Ou quand il profite d'une annonce immobilière pour revisiter la vieille villa de son enfance, à Aubière, tout juste mise en vente. L'occasion de constater l'exactitude de sa mémoire et la souplesse élégante de sa prose.

ALEXANDRE FILLON

Thierry Laget

**Atlas des amours fugaces**

ARBRE VENGEUR

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 10 EUROS ; 95 P.

ISBN : 979-10-91504-03-4

SORTIE : 22 AOÛT



9 789791 091503

**Provinces**

ARBRE VENGEUR

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 12 EUROS ; 125 P.

ISBN : 979-10-91504-04-1

SORTIE : 22 AOÛT



9 789791 091503

22 AOÛT >

PREMIER ROMAN France

# Amours XX



La narratrice, fraîche docteure ès lettres, a été brutalement quittée par Paola, sa compagne depuis douze ans et se lance dans un *Après l'amour* conquérant. Chronique hardie de liaisons saphiques, le premier roman

d'**Agnès Vannouvong**, qui dédie son livre à l'écrivain Gilles Leroy publié dans la même maison, investit avec une énergie frontale et très tonique un territoire dont on ne souvient pas qu'il ait été souvent exploré par les romanciers avec autant de franchise et de vigueur (avec mention spéciale toutefois pour *L'amour d'une femme* de Claudine Galea) : la jouissance entre femmes, le désir au féminin pluriel. En réalité, il raconte d'abord le désir tout court : le manque, les stratégies de survie post-rupture. Celle de la narratrice est offensive – « *Je me laisse glisser et, déjà, je construis ma défaite* ». Et la contre-offensive sera physique. Ne pas laisser au vide le temps de respirer, combler l'absence avec tout ce qui se présente. Partir en chasse. La voilà inscrite sur un site de rencontres où elle se « *transforme en commerciale du cul* ». Elle tombe sur Edwige, la Versaillaise sous pseudo « *Vodka*

STÉPHANE HASKEL/MERCURE DE FRANCE



Agnès Vannouvong

*pomme* », puis Garance la danseuse de Saint-Ouen, pas assez « *tout-terrain* » et plaquée assez vite après un séjour à Rome... D'autres corps suivront, avec Paola en point de comparaison.

Le roman trouve surtout sa singularité dans la dimension sociologique et politique qui irrigue souterrainement les trajectoires amoureuses. Son rythme vif, son lyrisme rude, qui associe sexe et sentiments, ses jugements, ses portraits parfois expéditifs, donne l'accès décodé à un Lesbos peuplé, comme les autres mondes, de

« *célibataires niveau avancé* » et de couples qui cherchent à « *s'aimer jusqu'à la retraite* », mais aussi de « *bébés inséminés, nés, sans drame et sans père* ». Une traversée utile, ces temps-ci. v. r.

Agnès Vannouvong

**Après l'amour**

MERCURE DE FRANCE

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-7152-3418-5

SORTIE : 22 AOÛT



9 782715 234185

28 AOÛT &gt; PREMIER ROMAN France

# Un bon mourant

Les dernières années de Kurt Cobain, racontées par son meilleur ami imaginaire.



A 31 ans, **Héloïse Guay de Bellissen**, ancienne libraire qui a déjà signé quelques livres consacrés au slam ou aux classiques de la philosophie (Socrate, Epicure, Spinoza...), était adolescente à la mort de Kurt Cobain. D'un coup de fusil en pleine tête, dans sa maison de la banlieue de Seattle, le 5 avril 1994. Suicide. Le leader charismatique de Nirvana avait 27 ans, et toute sa vie fut une descente aux enfers artificiels, une accoutumance à la mort, désirée, célébrée, atteinte. Comme le garçon ne manquait ni de lucidité ni d'humour, il se définissait comme « *un bon mourant* ».

Ce sont les dernières années de la courte vie de Kurt Cobain qu'Héloïse Guay de Bellissen a choisies comme cadre pour son premier roman. Ce qui peut passer pour une posture et affiche la couleur. Mais pas question de biopic, ou d'un récit linéaire. Se mêlent ici épisodes réels et scènes inventées. Et puis, surtout, le narrateur s'appelle Boddah, c'est l'ami imaginaire que le petit Kurt s'était créé dès l'âge de 2 ans, et qui l'a accompagné jusqu'au bout. Une espèce de Jiminy Cricket à la fois jumeau et autonome, avec son



Héloïse Guay de Bellissen

MAHO/FABARD

caractère et son franc-parler, qui met en garde son ami contre ses tendances mortifères, le houspille parfois, mais ne peut empêcher ce Peter Pan qui voulait « *prendre les adultes pour des cons sans qu'ils s'en rendent compte* » de s'auto-détruire. Leur relation était si fusionnelle que Cobain disait d'eux « *nous sommes* », et que Courtney Love, sa femme, mère de leur fille Frances, en était jalouse.

Pauvre Courtney, qui dut accepter de faire ménage à trois avec l'héroïne, la seule maîtresse de Kurt, et celle qui l'a emporté. Ils se sont trouvés grâce à la défonce, à laquelle le garçon, déjà rock-star, a initié la fille, rencontrée en 1991 alors qu'elle était la meneuse énervée et vulgaire du

groupe grunge Hole. De désintoxication parallèle en rechute commune, de concert en overdose – dont une à Rome, en mars 1994, durant la tournée de l'album *In Utero*, qui faillit être fatale à Kurt – on suit, grâce à Boddah, toute cette histoire très *sex, drugs & rock'n'roll*. Se mettre dans la peau et dans la tête de l'ami, confident et témoin à la fois, donne à la romancière toute latitude et toute liberté dans le déroulé et le traitement de son propos. Cela lui permet aussi d'employer un ton détaché, souvent drôle, parfois cru, de mêler son grain de sel, un peu à la façon d'un critique de rock. Ainsi des épisodes où Héloïse Guay de Bellissen rappelle l'admiration de Cobain pour les Beatles, R.E.M. ou Neil Young, où elle suit la genèse des deux seuls vrais disques de Nirvana (*Nevermind*, succès colossal qui accabla Cobain, incapable d'assumer sa gloire, et *In Utero*), celui encore où elle raconte la venue du groupe à Paris, pour un « Nulle part ailleurs » mémorable avec Antoine de Caunes. Exercice de virtuosité parfaitement réussi, *Le roman de Boddah* est une belle surprise de cette rentrée.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Héloïse Guay de Bellissen

**Le roman de Boddah**

FAYARD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 324 P.

ISBN : 978-2-213-67723-1

SORTIE : 28 AOÛT



9 782213 677231

21 AOÛT &gt; ROMAN France

# Double peine

Un homme en liberté conditionnelle aura-t-il le droit de se réinsérer ?



Ainsi que l'auteur s'en explique dans la postface qu'il a estimé nécessaire d'ajouter à son texte, *La belle image*, septième roman d'**Arnaud Rykner** chez le même éditeur, au Rouergue (« La brune »), « *n'est pas un livre social, encore moins politique* ». Et

« *il ne veut pas donner de leçon* ». C'est cependant un livre engagé, au sens plein du terme. Vraie et fausse à la fois, née d'un point de départ authentique – Rykner a lui-même entretenu une correspondance avec un prisonnier, dont il cite, avec son accord, quelques extraits –, cette histoire est avant tout celle de la révolte d'un écrivain contre le sort réservé à un individu confronté à d'autres individus, qui forment ce qu'on appelle communément « *la société* ». Laquelle n'intéresse pas Rykner, dit-il. Lui, ce qui le passionne, c'est la psychologie de ses personnages, se glisser dans leur tête et dans leur peau. Formidable privilège du romancier, souffrance aussi, apparemment, et perpétuel questionnement. Rykner est un écrivain au cutter, qui va au cœur des choses sans effets de manches.



Arnaud Rykner

VANDER LEST/LE ROUERQUE

Après avoir effectué sept ans et demi d'emprisonnement (sur quinze), suite à une tentative de meurtre sur sa femme infidèle qui menaçait de le quitter, lui qui l'aimait d'un amour fou, absolu, destructeur, A. sort de prison, en liberté conditionnelle. Professeur, il a profité de son séjour derrière les barreaux pour se lancer dans la rédaction d'une thèse de littérature, faisant ainsi la connaissance d'un universitaire, son directeur, avec qui s'est noué un lien fort. Non point l'un

de ces « visiteurs de prison » professionnels et confits en compassion, simplement un homme face à un autre homme. Une correspondance s'en est suivie, où A. a peu à peu livré des bribes de son histoire. Leur relation épistolaire (puis réelle) s'est poursuivie après sa sortie, où A. exprime son angoisse face à sa « liberté » recouvrée, à la suspicion dont on l'entoure quand même un peu dans son village. Mais le point capital, c'est savoir si l'Education nationale acceptera de le réintégrer, lui permettant ainsi de se réinsérer dans la société, ou bien, dans le cas contraire, le condamnera à demeurer gratte-papier dans un bureau quelconque. Une espèce de double peine. D'où cette interrogation, très perturbante : A. est-il vraiment plus libre aujourd'hui *dehors* que *dans* autrui ?

Toujours sur le fil du raisonnement, Arnaud Rykner signe un roman bref et dépouillé, qui, une fois lu, recèle encore pas mal de secrets. Tout comme les deux individus qu'il a élus, à la fois protagonistes et narrateurs.

J.-C. P.

Arnaud Rykner

**La belle image**

LE ROUERQUE, « LA BRUNE »

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-8126-0549-9

SORTIE : 21 AOÛT



9 782812 605499

28 AOÛT > ROMAN France

# Les trois sœurs

Après un recueil de nouvelles, **Arthur Loustalot** signe un roman dans lequel trois jeunes filles vivent l'enfer de voir leur mère, séparée de leur père, sombrer dans l'autodestruction.



Les trois sœurs de *La ruche*, le dernier roman d'Arthur Loustalot, s'appellent Marion, Claire et Louise ; les jeunes filles, à peine sorties de l'adolescence, vivent avec leur mère Alice. Rien de tchekhovien ici, nulle nostalgie en pointillés, on est plutôt dans l'hystérie des rapports de famille ou de couple des films d'Ingmar Bergman et de John Cassavetes. L'auteur de 24 ans, dont on avait remarqué le subtil recueil de nouvelles *Là où commence le secret* (JC Lattès, 2012), ajoute à sa palette de peintre des sentiments en demi-teintes des couleurs tour à tour sombres et acides pour précipiter le lecteur dans la violence d'un huis clos pathétique. C'est de l'expressionnisme abstrait : dès les premières pages, nous voilà un peu perdu dans une ronde de dialogues sans cesse interrompus par les commentaires névrotiques de la mère. Arthur Loustalot, au moyen d'un phrasé véloce, traduit bien la frustration de l'enfermement des trois sœurs face à la folie de leur mère. Les descriptions sont les didascalies de cette tragédie de

l'amour filial impuissant, les gestes suppléent les mots qui se heurtent à l'indicible mur de la douleur. Depuis le départ de son mari, il y a deux ans, Alice a sombré dans la spirale de l'autodestruction : colère, mépris de soi, alcool, tabagie, calmants... envies de suicide. Marion, l'aînée, assure le bon fonctionnement de la maisonnée qui part à vau-l'eau. Claire, la plus rebelle, entend exister malgré le chaos, et Louise, la petite « Lou », espère toujours une issue positive à l'impossible statu quo. « *La lettre de papa* » qu'elles ont trouvée au courrier annonce sans doute la demande en divorce d'un homme excédé par des années de scènes de ménage, surtout ne rien dévoiler à maman.

Papa battait-il maman ? Était-il le monstre d'égoïsme, l'escroc qu'elle ne cesse de décrire... *La ruche*, c'est l'histoire de l'amour que portent ces filles à leur mère, mais aussi à leur père – le drame vécu par les enfants quand les parents se déchirent. C'est enfin le récit d'une tendre solidarité entre les enfants liés par le malheur et le sang, le sang de l'hérédité qui empoisonnait sûrement déjà tout l'être d'Alice, avant même qu'elle ne se fût mariée. S. J. R.

Arthur Loustalot

**La ruche**

JC LATTÈS

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-7096-4474-7

SORTIE : 28 AOÛT



21 AOÛT > ROMAN France

# Retour aux origines

Revenu au Maroc dans un but précis, un fils écrit à son père disparu, qui le hante.



Alex Landais, un homme dont on ne saura pas grand-chose, excepté sa douloureuse histoire familiale, revient au Maroc, le pays où il est né pendant la guerre, dans un but bien précis : rapatrier en France les restes de son père, Alexandre, afin qu'il repose auprès de Rose, sa femme. Officier de marine, Alexandre était arrivé à Casablanca, sur le *Jean Bart*, en 1940, y avait fait la connaissance de Rose, une jeune modiste d'origine italienne, qu'il avait séduite en 1942. Alex est le fruit de leur amour. Mais, pendant ce temps-là, l'Italie de Mussolini était entrée en guerre aux côtés des nazis. L'administration coloniale et la garnison de Casablanca, après avoir servi Vichy, étant devenues « intelligentes » et ayant rallié la France libre, une bonne âme, désireuse de faire oublier ses errements passés, avait dénoncé Rose, laquelle a été emprisonnée dans un camp. C'est là qu'est né son fils, Alex, adultérin. Alexandre ne pourra régulariser la situation que plus tard, épousant Rose en même temps que sa mère à elle se remariait. Ce jour-là, Alex avait déjà 8 ans, et ne pourra profiter de son père que jusqu'en 1955. Il est mort juste après Noël. Entre-temps, il avait dé-

missionné de la marine, et affiché ses sympathies pour les autochtones, en lutte pour leur indépendance. La famille avait vécu la déportation de Mohammed V en Corse, les attentats, la cruauté des goumiers.

Tous ces éléments, on les découvre en flash-back, au fil d'une lettre fictive qu'Alex écrit à Alexandre. Double retour aux origines : à son père et au Maroc. On apprendra aussi qui était le « corbeau », responsable du malheur de Rose et des siens, de cette tache indélébile qui marque encore le narrateur, septuagénaire. La trame du récit, elle, bien tenue, c'est l'exhumation, et toutes les réminiscences qu'elle déclenche.

Servi par une écriture limpide, *L'entre-temps* fonctionne bien. Mais l'on se serait attendu, venant d'un auteur que son éditeur présente comme « engagé », que **René Guitten** contrebalance toute la part passée de l'histoire de son personnage par sa redécouverte de Casa et du Maroc d'aujourd'hui, qui sont à peine esquissés. René Guitten, et c'est son droit, a privilégié l'histoire intime sur l'Histoire tout court. J.-C. P.

René Guitten

**L'entre-temps**

CALMANN-LÉVY

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-7021-4470-1

SORTIE : 21 AOÛT



29 AOÛT > ROMAN France

# Sur les falaises de marbre



Cela commence lorsque tout est fini. Lorsque, pour Michelangelo, 30 ans en ce printemps 1505, la promesse du bonheur s'enfuit quand, sur une table de dissection, lui est amené le corps tant convoité et désormais sans vie d'Andrea, un jeune moine dont la beauté lui était une consolation. Le soir même, le sculpteur s'en va, exilant son chagrin vers Carrare, vers ses falaises de marbre d'où naîtra le tombeau monumental que le pape Jules II lui a commandé. Deux livres l'accompagnent : un ouvrage de Pétrarque et une bible que lui a laissée Andrea. S'attache aussi à ses pas le souvenir odieux de ce qui a été et n'est plus, de ce qui aurait pu être et ne sera jamais... Pourtant, durant les mois qu'il passera à Carrare, Michelangelo rencontrera, parmi les carriers (et dans la famille Topolino, le plus amical d'entre eux), Cavallino, un fou lumineux qui parle à l'oreille des bêtes et veut tant se



Léonor de Récondo

croire cheval que l'on pourrait s'y tromper, et Michele, un orphelin de 6 ans. L'enfant et le sculpteur vont peu à peu s'apprivoiser, apprivoiser leur deuil, et ce compagnonnage va permettre à

Michelangelo d'affronter enfin les ombres du passé et celles de la création.

Tout dans ce *Pietra viva*, troisième roman de **Léonor de Récondo** (après *La grâce du cyprès blanc*, Le Temps qu'il fait, 2010, et surtout le déjà très réussi *Rêves oubliés*, Sabine Wespieser, 2012, réédité en cette rentrée chez Points), est affaire de ligne mélodique, de note juste. Et de fait, Récondo écrit comme la violoniste baroque qu'elle est aussi. Son écriture, toute dans la sensation, porte la trace d'une belle tension poétique (on songe parfois en la lisant à *La demande*, chez Verdier en 1999, de la regrettée Michèle Desbordes). « *Andrea n'est plus là. Michelangelo attend quelques instants encore, puis souffle sa bougie. Dormir, oublier, sculpter les vivants et les morts qui peuplent son imagination. Dénuder la pierre et ne laisser, en son centre, que son cœur battant.* » Joli programme.

OLIVIER MONY

Léonor de Récondo

**Pietra viva**

SABINE WESPIESER

TIRAGE : 6 500 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-84805-152-9

SORTIE : 29 AOÛT



22 AOÛT > PREMIER ROMAN Royaume-Uni

# Le méridien de Norwich

Une comédie anglaise où l'on se regarde beaucoup le nombril.



Norwich, c'est une ville du Norfolk, East Anglia, renommée pour sa cathédrale et son industrie lainière, mais bien loin de Londres. C'est là que vit le jeune **Sam Byers**. Et c'est là qu'il a situé son premier roman, savoureux, cru, et marqué par un humour aussi consubstantiel aux Britons que le thé et le rock'n'roll. A Norwich, on s'ennuie ferme. On a donc le temps de se regarder le nombril, de ratiociner, et de nouer des histoires que, contrairement à la promesse contenue dans le sous-titre du livre, on n'ose qualifier d'« amour ». De baise, au mieux ; au pire, de famille et de couple. A Norwich on rencontre Katherine, l'épicentre du roman. Une fille triste et moche, harcelée par une mère hystérique depuis qu'elle a été plaquée par Daniel, de qui elle est enceinte. Elle fait un boulot insignifiant, dont elle songe à démissionner ; ne serait-ce que pour mettre au net sa relation avec son collègue Keith, un type nul, mais avec qui elle s'envoie en l'air. Daniel, lui, qui bosse dans les relations publiques d'un centre de recherches en biologie agricole, a refait sa vie avec Angelica. Ils semblent filer le bonheur,

jusqu'à ce que Sebastian, un écologiste extrémiste, se mette à draguer la jeune femme, sous prétexte de la sensibiliser à sa cause. Deux événements viennent perturber ce quintette de vaudeville : une épidémie de transe idiopathique bovine, qui menace la santé publique et oblige à des abattages massifs d'animaux, et la réapparition de Nathan, qui fut autrefois un ami de Katherine et Daniel, au bout d'un an et demi sans doute passé dans un centre de désintoxication pour drogués. Pendant ce temps, la soi-disant « mère Courage » de Nathan, le croyant disparu pour de bon, en a fait son business : blog, tweets, comité de soutien, livres...

Le récit tourne autour des rapports entre les personnages, entrecoupé de flash-back ou d'épisodes familiaux pathétiques. Katherine, Daniel, Angelica et les autres ressemblent à des hamsters tournant dans leur cage, sans pouvoir en sortir. Le roman s'achève en queue de poisson. Il ne pouvait en être autrement. J.-C. P.

Sam Byers

**Idiopathie. Un roman d'amour, de narcissisme et de vaches en souffrance**

SEUIL

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR NICOLAS RICHARD

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 21,50 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-02-109986-7

SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN Islande

# Le monde selon Herra



Découvert avec *101 Reykjavik* (Actes Sud, 2002), adapté au cinéma par Baltasar Kormákur, **Hallgrímur Helgason** débarque aux Presses de la Cité avec un opus plein comme un œuf. L'Islandais le

dit d'emblée : *La femme à 1 000°* est un roman. Une histoire « basée dans une certaine mesure sur des faits et des individus réels », mais bel et bien une fiction.

La narratrice, Herra, vit depuis huit ans à Reykjavik. Dans un garage mal chauffé avec « pour unique compagnie un ordinateur portable et une vieille grenade ». Bloquée au lit à cause de son emphysème, la pauvre s'est créé plusieurs pages Facebook et compte plus de sept cents amis, dont un culturiste

australien avec lequel elle échange des mails. Herra respire « comme une locomotive au départ » et fume des Pall Mall. La voici qui se met à dérouler le fil de sa vie. Et raconte qu'elle est née Herjörg María Björnsson à l'automne 1929. Sa mère était domestique

sur une île. Son père, Hans Henrik, était un fils d'ambassadeur. Il a vu Herra pour la première fois quand elle avait 7 ans. Pendant la guerre, il a choisi de combattre du côté allemand... Intarissable, l'héroïne d'Hallgrímur Helgason explique qu'elle a été féministe avant l'heure et a accumulé les maris. Elle a voyagé au Cap, à Hambourg, où elle a croisé les Beatles et embrassé un John Lennon qui lui rappelait Buddy Holly, et à Paris, où elle est tombée sur Jean-Paul Sartre dans un bouge à Pigalle. Herra a la ferme intention de se faire incinérer, réjouie par la perspective des mille degrés qui enflamment le cercueil.

Madame a un avis sur tout, ou presque. « Les Islandais n'ont aucune manière, n'en ont jamais eu et n'en auront jamais », soutient notamment celle qui pense que « la vie est une question d'équilibre » ! Truculent et réjouissant,

*La femme à 1 000°*

enthousiasme par sa vitalité, son romanesque échevelé, sa protagoniste hors norme et le portrait en creux d'un pays qu'Herra juge taiseux, avec une langue bien trop grande pour une société si petite. AL. F.

Hallgrímur Helgason

**La femme à 1 000°**

PRESSES DE LA CITÉ

TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR JEAN-CHRISTOPHE SALAÜN

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 640 P.

ISBN : 978-2-258-10033-6

SORTIE : 22 AOÛT



21 AOÛT > PREMIER ROMAN États-Unis

# Mortelle randonnée

Le coup d'essai d'**Austin Ratner** raconte un événement marquant de la vie du photographe **Philippe Halsman**, célèbre portraitiste de l'agence **Magnum**.



Tout le monde a un jour vu les photos noir et blanc de Philippe Halsman, de l'agence Magnum, sans forcément connaître le nom de leur auteur. Ses portraits incarnés d'Alfred Hitchcock, Marilyn Monroe, Jean Cocteau ou Salvador Dali. Le premier roman d'Austin Ratner se penche sur ce qu'il est advenu d'Halsman dans sa jeunesse. L'Américain explique que son livre n'est « pas tant une biographie qu'une forme d'hommage artistique » à Philippe Halsman, qu'il n'a jamais rencontré, « plutôt un portrait ou une sculpture ».

Nous voici ramenés en Autriche. Quand Philipp n'a pas encore francisé son prénom. Ce jeune homme juif originaire de Lettonie chemine sur les sentiers du Tyrol avec son père, Max Morduch. Un père, qui « ne baissait jamais le ton sauf quand il était contraint de faire un aveu », décidé à atteindre « le toit du monde, au confluent de l'air et du feu ».

Un père qui bascule en arrière et que son fils retrouve en sang, avant d'aller chercher de l'aide. Le

lecteur, lui, bascule ensuite en 1929. Philipp est enfermé à la prison d'Innsbruck dans une cellule à la peinture écaillée, accusé de parricide. « Personne n'a tué mon père à part la montagne », soutient-il à Pessler, l'avocat chargé de sa défense. La situation est mauvaise. Le médecin légiste affirme que Max a été frappé par une pierre. L'autopsie montre qu'il a été matraqué à mort. Philipp n'a pourtant pas de sang dans les cheveux ou sur les ongles.

Il essaye de se suicider. Se force à jeûner, cherche des réponses à ses questions dans Kant, pense souvent à Ruth Römer – danseuse qui est « de ces beautés inaccessibles ». Après deux procès, il sera acquitté. « Cause célèbre », il repartira à zéro, es-

sayera de se construire en France au début des années 1930... Très original et réussi, *As-tu jamais rêvé que tu volais ?* inaugure de singulière manière la bibliographie d'Austin Ratner dont le deuxième roman vient de paraître aux États-Unis et sera traduit prochainement chez Calmann-Lévy. AL. F.

Austin Ratner

**As-tu jamais rêvé que tu volais ?**

CALMANN-LÉVY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ÉDITH OCHS

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 19,90 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-7021-4422-0

SORTIE : 21 AOÛT



29 AOÛT > HISTOIRE France

# Vaillances romaines

Virginie Girod examine la place de la femme et sa sexualité dans la Rome antique.



Un citoyen dominant-pénétrant et des partenaires soumises-pénétrées. Voilà comment se résume la sexualité dans la Rome antique. Pour les femmes, la seule alternative logiquement envisagée dans cet érotisme phallocentrique se traduit dans une formule : mère ou putain. C'est ce que nous explique Virginie Girod dans cette étude tirée de sa thèse de doctorat. Elle montre tout de même qu'il était plus facile pour une matrone de devenir catin que l'inverse. Le principe de l'échelle sociale, c'est qu'elle sert plus souvent à descendre qu'à monter...

En utilisant de nombreuses sources antiques, littéraires ou juridiques, mais aussi des travaux modernes d'anthropologie, cette jeune historienne dresse le catalogue très précis des us et coutumes sexuelles féminines à l'époque où le divin se montre volontiers à poil. Car plus on est dieu, plus on est nu.

Pour les simples mortels, des précautions d'usage s'imposent. Pratique privée, la sexualité se révèle tout de même dans l'espace public. Surtout quand elle est codifiée. Et les Romains aimaient beaucoup les lois. Ainsi, Virginie Girod nous explique qu'en vertu du « *ius trium liberorum* » d'Auguste une femme pouvait s'émanciper de son mari à partir de trois enfants. Pour les es-



Virginie Girod

claves, il en fallait cinq... La femme, destinée à enfanter, est considérée comme mère à partir de 12 ans. En cas d'impuissance masculine, elle est souvent rendue responsable, parce qu'elle n'a pas su employer les moyens adéquats. En ce cas, la procédure de divorce est simple : devant sept témoins, le mari n'a qu'à prononcer « *tuas res tibi agito* », c'est-à-dire « reprends tes af-

fares », et celle qui devient illico une ex-épouse retourne chez son père.

Dans cette société mâle, les femmes trouvent quelques dispositifs pour jouir sans entrave. Pour éviter les affaires d'adultère, les matrones prennent comme amants des eunuques qui ont l'avantage de leur procurer du plaisir sans risque de procréation. Et Virginie Girod nous en dit bien plus sur les pratiques admises ou non dans le lit conjugal.

Pour le reste, il y a la prostitution, jugée infâme, mais dont le rôle demeure très important à Rome. Dans ce domaine, on ne manque pas d'imagination et nous laissons au lecteur le soin de découvrir ces spécialités antiques récréatives et décomplexées qui n'ont pas fondamentalement varié jusqu'à Dodo la Saumure. Côté perversion, on trouve l'équivalent de la poupée gonflable dans l'agalmatophilie ou le désir irrésistible éprouvé pour une statue. A méditer lors d'une visite au Louvre...

A un moment où les études sur le genre provoquent toujours quelques débats, voici un ouvrage d'histoire sociale très original dont la clarté du propos ne peut qu'ouvrir de nouvelles perspectives sur les notions de sexualité féminine, de corps et d'émancipation. L. L.

Virginie Girod

**Les femmes et le sexe à Rome**

TALLANDIER

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 24,90 EUROS ; 384 P.

ISBN : 979-10-210-0115-2

SORTIE : 29 AOÛT



9 789791 021005

28 AOÛT > HISTOIRE Italie

# Le beau comte et les mauvais amis

Pierre Milza présente le journal politique du comte Ciano, ministre et gendre de Mussolini.



On sait depuis Oscar Wilde qu'un cynique est quelqu'un qui connaît le prix de tout et la valeur de rien. C'est une assez bonne définition du comte Ciano. Un tiers arriviste, deux tiers mondain, le gendre de Mussolini a gravi l'échelle du pouvoir fasciste sans se rendre compte qu'on sciait les barreaux à mesure qu'il montait. « *Rien de nouveau* », écrit-il à plusieurs reprises dans son *Journal*. Plus dure fut la chute.

Mais au-delà du portrait psychologique qui affleure dans ce copieux document, savamment présenté par Pierre Milza, le lecteur sera surtout intéressé par ce qu'il nous dit du fascisme, vu de l'intérieur. Pendant plus de six ans, Galeazzo Ciano (1903-1944) fut ministre des Affaires étrangères de Mussolini. Il a rencontré plusieurs fois Hitler, s'est entretenu avec les dignitaires nazis, a vu régulièrement l'ambassadeur de

France André François-Poncet et a subi les sautes d'humeur de son beau-père avec le sentiment du devoir accompli.

Ciano appartient à cette aristocratie qui s'est enrichie sous la dictature. A son propos, Pierre Milza parle de « *dilettantisme* » et de « *mollesse naturelle* ». Un playboy qui se prenait pour un Médicis. En épousant Edda, la fille aînée du Duce, il entre dans la mafia fasciste. De chef du bureau de presse, il devient ministre après la campagne d'Éthiopie où il se distingua à peu de frais comme un héros de l'aviation.

Ciano n'est pas un fasciste radical. Son journal le montre. C'est ce que lui reprocheront les ultras, les partisans du « *squadisme* ». Il finit d'ailleurs par suivre les conspirateurs qui exigent que le Duce renonce à ses fonctions au bénéfice du roi. Ce sera le début de sa perte et le moment où s'arrête son journal, puis quelques mois plus tard sa vie. Livré à Mussolini par les Allemands, il est fusillé le 11 janvier 1944 après une parodie de procès.

Jusqu'en 1938, Ciano est partisan de l'alliance avec le Reich. La signature du Pacte d'acier en 1939 lui dessille les yeux. Il admire toujours Hit-

ler pour ses discours, mais hésite à son propos entre l'hallucination et le génie. Surtout, il comprend le piège dans lequel Mussolini est tombé.

« *Ils nous ont trompés et nous ont menti.* » Ciano ne va donc cesser de vouloir rompre cet accord avec les loups en prônant une paix séparée avec les démocraties en 1943. Sans résultat.

Ce *Journal* traduit et publié en 1946 aux éditions de la Baconnière, à Neuchâtel (Suisse), est reconnu comme un texte

authentique par les historiens. Reste la sincérité de l'auteur. Le Duce savait que son gendre tenait un journal et à tout moment pouvait lui demander de le lire. De la prison de Vérone où il écrit la préface à ces carnets qui devaient servir à des Mémoires, il sait ce 23 décembre 1943 qu'il est déjà trop tard.

LAURENT LEMIRE

Comte Galeazzo Ciano

**Journal (1939-1943)**

LA BACONNIÈRE/PAYOT

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR SUZANNE ET SVEN

STELLING-MICHAUD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 28 EUROS ; 800 P.

ISBN : 978-2-228-90962-4

SORTIE : 28 AOÛT



9 782228 909624

22 AOÛT &gt; HISTOIRE Allemagne

# Professeurs de haine

En 1946, **Max Weinreich** publiait une étude dérangeante sur la compromission des élites allemandes avec le nazisme.



Le nazisme n'a pu s'imposer seul. Comme d'autres totalitarismes, il a aussi eu besoin de l'appui de l'Université qui validait des thèses racistes et de professeurs qui enseignaient la haine. Si la pensée d'Hannah Arendt sur la banalité du mal nous est récemment revenue via un film, il est bon que soit enfin traduite cette étude pionnière publiée à New York en 1946, en plein procès de Nuremberg, par ce savant discret.

Max Weinreich (1894-1969) est l'un des fondateurs du Yivo, Institut pour la recherche juive fondé à Berlin en 1925, installé à Wilno – alors en Pologne – dans les années 1930, puis à New York depuis 1940. Il est aussi, avec son fils Uriel, l'auteur d'une imposante histoire de la langue yiddish. Les documents publiés dans *Hitler et les professeurs* sont impitoyables pour une partie du milieu intellectuel qui a travaillé « main dans la main »

avec des assassins pour « propager la théorie et la pratique antijuives des nazis dans les rangs des nations occupées et des pays satellites ».

Des chapitres brefs avec des citations éloquentes suffisent à dire l'essentiel sur un personnage ou sur ces instituts de recherches nazis qui dissimulent leur fanatisme sous des dénominations pseudo-scientifiques.

La première partie montre la contamination des idées par quelques grands noms comme le juriste Carl Schmitt évoquant « le combat idéologique contre la juiverie », le prix Nobel Philipp Lenard engagé contre la « physique juive » représentée par Einstein, l'historien de la littérature Hans Naumann favorable à l'autodafé des livres proscrits ou Heidegger voyant dans le nazisme « une révolution totale de notre existence allemande » en concluant d'un « Heil Hitler ! ».

Les « théories » rappelées dans les premiers chapitres trouvent leurs conséquences dans ceux de la seconde partie : l'extermination des Juifs en Europe. Il fallait au crime sa justification, et à l'antisémitisme sa légitimation. L'Allemagne et quelques autres pays – dont la

France – eurent donc des chaires racistes, de la physique antijuive, de l'histoire xénophobe et de la médecine assassine.

Dans la recension qu'elle fait du livre à sa sortie dans *Commentary*, Hannah Arendt considère que Weinreich expose comment « la science allemande a fourni les idées et les techniques qui ont conduit à un massacre sans précédent » mais ne dit pas pourquoi. L'historien n'avait jamais prétendu le faire. Il s'était seulement fixé pour but d'« analyser la participation des élites universitaires allemandes aux crimes de l'Allemagne contre le peuple juif depuis 1933 ». Son livre n'explique pas la Shoah. Mais il permet de comprendre comment elle a été possible.

LAURENT LEMIRE

Max Weinreich

**Hitler et les professeurs : le rôle des universitaires allemands dans les crimes commis contre le peuple juif**

LES BELLES LETTRES

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
ET DU YIDDISH PAR ISABELLE  
ROZEMBAUMAS  
TIRAGE : 2 500 EX.  
PRIX : 23 EUROS ; 416 P.  
ISBN : 978-2-251-44469-7  
SORTIE : 22 AOÛT



9 782251 444697

6 SEPTEMBRE &gt; BD Belgique/France

# Stevenson, sa vie, ses rêves

A 82 ans, **René Follet** manifeste encore la vitalité de son talent en dessinant sur un scénario de **Rodolphe** une chaleureuse biographie de l'auteur de *L'île au trésor*.

Plus de soixante-cinq ans qu'il dessine, mais chacun de ses nouveaux albums – à 82 ans, il demeure prolifique – reste un choc esthétique. Le style très réaliste de René Follet a été forgé dans les années 1950. Le dessinateur belge s'est lancé très tôt en illustrant des romans pour la jeunesse et, dans le journal *Spirou*, certaines des fameuses *Belles histoires de l'oncle Paul*. Pourtant la vivacité de son trait et la flamboyance de ses couleurs, que l'on retrouve dans ce portrait de *Stevenson, le pirate intérieur*, donnent à son travail une puissance picturale qui conserve toute sa pertinence aujourd'hui. Son œuvre souvent méconnue retrouve même une nouvelle jeunesse alors que des auteurs plus jeunes tels que Christian de Metter, Denis Deprez ou Joe G. Pinnelli proposent comme lui une bande dessinée proche de la peinture.

L'évocation de Robert Louis Stevenson (1850-1894) marque pour René Follet un retour aux sources. C'est en illustrant, à seulement 15 ans, une soixantaine de vignettes à collectionner dans des tablettes de chocolat pour illustrer *L'île au trésor*, premier grand succès du grand écrivain voyageur écossais, que le dessinateur s'était lancé. Le scénario efficace de Rodolphe lui permet de lui rendre un bel hommage. Les deux auteurs retracent par courtes séquences les mo-

RENÉ FOLLET, RODOLPHE/DUPUIS



ments clés de la vie de l'auteur de *L'étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*. Ils suivent ce jeune homme à la santé fragile, mais aux rêves féconds et à l'imagination fertile, de sa naissance à Edimbourg à ses voyages en France et aux Etats-Unis. Ils montrent son amour passionné pour Fanny, qui deviendra sa femme. Ils soulignent sa vitalité étonnante, qui a fait de sa vie aventureuse,

de ses songes et de ses œuvres une même saga culminant dans l'audacieuse traversée du Pacifique qui le mènera jusqu'aux îles Samoa, où il mourra prématurément. **FABRICE PIAULT**

René Follet, Rodolphe

**Stevenson, le pirate intérieur**

DUPUIS,  
« AIRE LIBRE »

TIRAGE : 11 000 EX.  
PRIX : 15,50 EUROS ; 72 P.  
ISBN : 978-2-8001-5760-3  
SORTIE : 6 SEPTEMBRE



9 782800 157603